

## Demain, dès l'aube...

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo (1802 - 1885)



## Le Moqueur moqué

Un escargot  
se croyant beau, se croyant gros,  
se moquait d'une coccinelle.  
Elle était mince, elle était frêle  
Vraiment, avait-on jamais vu  
Un insecte aussi menu!  
Vint à passer une hirondelle  
qui s'esbaudit du limaçon.  
- Quel brimborion! s'écria-t-elle,  
C'est le plus maigre du canton.  
Vint à passer un caneton.  
- Cette hirondelle est minuscule,  
voyez sa taille ridicule  
dit-il d'un ton méprisant.  
Or, un faisan aperçut le canard et secoua la tête:  
- Quelle est cette minime bête ?  
au corps si drôlement bâti ?  
On n'a jamais vu plus petit.  
Un aigle qui planait, leur jeta ces paroles  
- Êtes-vous fous ? Êtes-vous folles ?  
Qui se moque du précédent  
sera moqué par le suivant.  
Celui qui d'un autre se moque  
à propos de son bec, à propos de sa coque,  
de sa taille ou de son caquet,  
risque à son tour d'être moqué.



Pierre Gamarra (1919 - 2009)

## Le chat et l'oiseau

Un village écoute désolé  
Le chant d'un oiseau blessé  
C'est le seul oiseau du village  
Et c'est le seul chat du village  
Qui l'a à moitié dévoré  
Et l'oiseau cesse de chanter  
Le chat cesse de ronronner  
Et de se lécher le museau  
Et le village fait à l'oiseau  
De merveilleuses funérailles  
Et le chat qui est invité  
Marche derrière le petit cercueil de paille  
Où l'oiseau mort est allongé  
Porté par une petite fille  
Qui n'arrête pas de pleurer  
Si j'avais su que cela te fasse tant de peine  
Lui dit le chat  
Je l'aurais mangé tout entier  
Et puis je t'aurais raconté  
Que je l'avais vu s'envoler  
S'envoler jusqu'au bout du monde  
Là-bas où c'est tellement loin  
Que jamais on n'en revient  
Tu aurais eu moins de chagrin  
Simplement de la tristesse et des regrets

Il ne faut jamais faire les choses à moitié.



Jacques Prévert (1900 - 1977)

## L'albatros

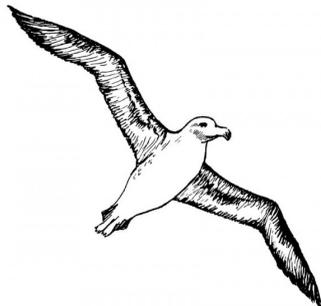
Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage  
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,  
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,  
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches  
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!  
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!  
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,  
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

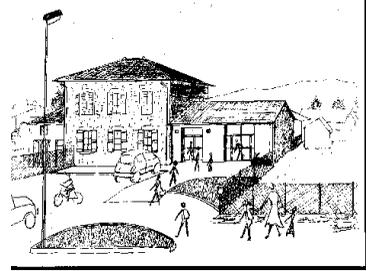
Le Poète est semblable au prince des nuées  
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Charles Baudelaire  
(1821-1867)



## Mon école

Mon école est pleine d'images,  
Pleine de fleurs et d'animaux,  
Mon école est pleine de mots  
Que l'on voit s'échapper des pages,  
Pleine d'avions, de paysages,  
De trains qui glissent tout là-bas  
Où nous attendent les visages  
Des amis qu'on ne connaît pas.



Mon école est pleine de lettres,  
Pleine de chiffres qui s'en vont  
Grimper du plancher au plafond  
Puis s'envolent par les fenêtres,  
Pleine de jacinthes, d'œillets,  
Pleine de haricots qu'on sème ;  
Ils fleurissent chaque semaine  
Dans un pot et dans nos cahiers.

Ma classe est pleine de problèmes  
Gentils ou coquins quelquefois,  
De chansons, de vers, de poèmes,  
Dont on aime la jolie voix  
Pleine de contes et de rêves,  
Blancs ou rouges, jaunes ou verts,  
De bateaux voguant sur la mer  
Quand une brise les soulève.

## L'enfant qui criait au loup

A trop crier au loup,  
On en voit le museau.

Un enfant bâillait comme un pou  
Tout en gardant son troupeau.

Il décide de s'amuser.  
"Au loup ! hurle-t-il. Au loup !  
Vos troupeaux sont en grand danger ! "  
Et il crie si fort qu'il s'enroue.

Pour chasser l'animal maudit,  
Les villageois courent, ventre à terre,  
Trouvent les moutons bien en vie,  
Le loup, ma foi, imaginaire...

Le lendemain, même refrain.  
Les villageois y croient encore.  
Troisième jour, un vrai loup vint  
Et c'était un fin carnivore.

Au loup ! cria l'enfant.  
Un loup attaque vos troupeaux !  
"Ah! Le petit impertinent !  
Mais il nous prend pour des nigauds! "  
S'écrièrent les villageois.  
Le loup fit un festin de roi.



## Si

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie  
 Et, sans dire un seul mot te remettre à rebâter  
 Ou perdre d'un seul coup le gain de cent parties  
 Sans un geste et sans un soupir,  
 Si tu peux être amant sans être fou d'amour  
 Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre  
 Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour,  
 Pourtant lutter et te défendre;

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles  
 Travesties par des gueux pour exciter les sots  
 Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles  
 Sans mentir toi-même d'un seul mot,  
 Si tu peux rester digne en étant populaire,  
 Si tu peux rester peuple en conseillant les rois  
 Et si tu peux aimer tous tes amis en frères  
 Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi;

Si tu sais méditer, observer et connaître,  
 Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,  
 Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître  
 Penser, sans n'être qu'un penseur,  
 Si tu peux être dur sans jamais être en rage,  
 Si tu peux être brave et jamais imprudent,  
 Si tu peux être bon, si tu sais être sage,  
 Sans être moral ni pédant;

Si tu peux rencontrer triomphe après défaite  
 Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,  
 Si tu peux conserver ton courage et ta tête  
 Quand tous les autres la perdront,  
 Alors, les rois, les dieux, la chance et la victoire  
 Seront à tout jamais tes esclaves soumis  
 Et, ce qui vaut mieux que les rois et la gloire,  
 Tu seras un homme, mon fils.

Rudyard Kipling (1865 - 1936)

## Le loup et l'agneau

La raison du plus fort est toujours la meilleure:  
Nous l'allons montrer tout à l'heure.  
Un Agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure ;  
Un Loup survint à jeun, qui cherchait aventure,  
Et que la faim en ces lieux attirait.  
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?  
Dit cet animal plein de rage ;  
Tu seras châtié de ta témérité.  
- Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté  
Ne se mette pas en colère;  
Mais plutôt qu'elle considère  
Que je me vais désaltérant  
Dans le courant,  
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;  
Et que par conséquent, en aucune façon,  
je ne puis troubler sa boisson.  
- Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;  
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.  
- Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?  
Reprit l'Agneau, je tête encor ma mère.  
- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.  
- Je n'en ai point. - C'est donc quelqu'un des tiens  
Car vous ne m'épargnez guère,  
Vous, vos bergers et vos chiens.  
On me l'a dit: il faut que je me venge.  
Là-dessus, au fond des forêts  
Le Loup l'emporte, et puis le mange,  
Sans autre forme de procès.



Jean de La Fontaine (1621-1695)

## Pour faire le portrait d'un oiseau

Peindre d'abord une cage  
 avec une porte ouverte  
 peindre ensuite  
 quelque chose de joli  
 quelque chose de simple  
 quelque chose de beau  
 quelque chose d'utile  
 pour l'oiseau  
 placer ensuite la toile contre un arbre  
 dans un jardin  
 dans un bois  
 ou dans une forêt  
 se cacher derrière l'arbre  
 sans rien dire  
 sans bouger ...  
 Parfois l'oiseau arrive vite  
 mais il peut aussi bien mettre de longues années  
 avant de se décider  
 Ne pas se décourager  
 attendre  
 attendre s'il le faut pendant des années  
 la vitesse ou la lenteur de l'arrivée de l'oiseau  
 n'ayant aucun rapport  
 avec la réussite du tableau  
 Quand l'oiseau arrive  
 s'il arrive  
 observer le plus profond silence  
 attendre que l'oiseau entre dans la cage  
 et quand il est entré  
 fermer doucement la porte avec le pinceau  
 puis  
 effacer un à un tous les barreaux  
 en ayant soin de ne toucher aucune des plumes de l'oiseau  
 Faire ensuite le portrait de l'arbre  
 en choisissant la plus belle de ses branches  
 pour l'oiseau  
 peindre aussi le vert feuillage et la fraîcheur du vent  
 la poussière du soleil  
 et le bruit des bêtes de l'herbe dans la chaleur de l'été  
 et puis attendre que l'oiseau se décide à chanter  
 Si l'oiseau ne chante pas  
 c'est mauvais signe  
 signe que le tableau est mauvais  
 mais s'il chante c'est bon signe  
 signe que vous pouvez signer  
 Alors vous arrachez tout doucement  
 une des plumes de l'oiseau  
 et vous écrivez votre nom dans un coin du tableau.



## Le manchy

Sous un nuage frais de claire mousseline,  
Tous les dimanches au matin,  
Tu venais à la ville en manchy de rotin,  
Par les rampes de la colline.



La cloche de l'église alertement tintait  
Le vent de mer berçait les cannes  
Comme une grêle d'or, aux pointes des savanes,  
Le feu du soleil crépitait...

Et tandis que ton pied, sorti de la babouche,  
Pendait, rose, au bord du manchy,  
A l'ombre des Bois-Noirs touffus et du Letchi  
Aux fruits moins pourprés que ta bouche ;

Tandis qu'un papillon, les deux ailes en fleur,  
Teinté d'azur et d'écarlate,  
Se posait par instants sur ta peau délicate  
En y laissant de sa couleur ;

On voyait, au travers du rideau de batiste,  
Tes boucles dorer l'oreiller,  
Et, sous leurs cils mi-clos, feignant de sommeiller,  
Tes beaux yeux de sombre améthyste.

Tu t'en venais ainsi, par les matins si doux,  
De la montagne à la grand'messe,  
Dans ta grâce naïve et ta rose jeunesse,  
Au pas rythmé de tes Hindous.

Maintenant, dans le sable aride de nos grèves,  
Sous les chiendents, au bruit des mers,  
Tu reposes parmi les morts qui me sont chers,  
Ô charme de mes premiers rêves !

Charles-Marie Leconte De Lisle (1818-1894)

## Le rêve du jaguar

Sous les noirs acajous, les lianes en fleur,  
Dans l'air lourd, immobile et saturé de mouches,  
Pendent, et, s'enroulant en bas parmi les souches,  
Bercent le perroquet splendide et querelleur,  
L'araignée au dos jaune et les singes farouches.  
C'est là que le tueur de boeufs et de chevaux,  
Le long des vieux troncs morts à l'écorce moussue,  
Sinistre et fatigué, revient à pas égaux.  
Il va, frottant ses reins musculeux qu'il bossue ;  
Et, du muflé béant par la soif alourdi,  
Un souffle rauque et bref, d'une brusque secousse,  
Trouble les grands lézards, chauds des feux de midi,  
Dont la fuite étincelle à travers l'herbe rousse.  
En un creux du bois sombre interdit au soleil  
Il s'affaisse, allongé sur quelque roche plate ;  
D'un large coup de langue il se lustre la patte ;  
Il cligne ses yeux d'or hébétés de sommeil ;  
Et, dans l'illusion de ses forces inertes,  
Faisant mouvoir sa queue et frissonner ses flancs,  
Il rêve qu'au milieu des plantations vertes,  
Il enfonce d'un bond ses ongles ruisselants  
Dans la chair des taureaux effarés et beuglants.

Charles-Marie Leconte De Lisle (1818-1894)



## Déjeuner du matin

Il a mis le café  
Dans la tasse  
Il a mis le lait  
Dans la tasse de café  
Il a mis le sucre  
Dans le café au lait  
Avec la petite cuiller  
Il a tourné  
Il a bu le café au lait  
Et il a reposé la tasse  
Sans me parler  
Il a allumé  
Une cigarette  
Il a fait des ronds  
Avec la fumée  
Il a mis les cendres  
Dans le cendrier  
Sans me parler  
Sans me regarder  
Il s'est levé  
Il a mis  
Son chapeau sur la tête  
Il a mis son manteau de pluie  
Parce qu'il pleuvait  
Et il est parti  
Sous la pluie  
Sans une parole  
Sans me regarder  
Et moi j'ai pris  
Ma tête dans ma main  
Et j'ai pleuré.



Jacques Prévert (1900 - 1977)

## Le Laboureur et ses enfants

Travaillez, prenez de la peine :  
C'est le fonds qui manque le moins.  
Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,  
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.  
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage  
Que nous ont laissé nos parents.  
Un trésor est caché dedans.  
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage  
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.  
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.  
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place  
Où la main ne passe et repasse.  
Le père mort, les fils vous retournent le champ  
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an  
Il en rapporta davantage.  
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage  
De leur montrer avant sa mort  
Que le travail est un trésor.

Jean de La Fontaine (1621-1695)



## Gastronomique

Après une attente gratinée sous un soleil au beurre noir, je finis par monter dans un autobus pistache où grouillaient les clients comme asticots dans un fromage trop fait. Parmi ce tas de nouilles, je remarquai une grande allumette avec un coup long comme un jour sans pain et une galette sur sa tête qu'entourait une sorte de fil à couper le beurre. Ce veau se mit à bouillir parce qu'une sorte de croquant (qui en fut baba) lui assaisonnait les pieds poulette. Mais il cessa rapidement de discuter le bout de gras pour se couler dans un moule devenu libre.

J'étais en train de digérer dans l'autobus de retour lorsque je le vis devant le buffet de la gare Saint- Lazare avec un type tarte qui lui donnait des conseils à la flan, à propos de la façon dont il était dressé. L'autre en était chocolat.

Raymond Queneau (1903-1976)



## Saint Martin

La mère est ce qu'il y a de patient et de fidèle et de tout près et de toujours pareil et de toujours présent.

C'est toujours la même figure attentive, et c'est toujours, sous son regard, le même enfant,

Qui sait que tout lui appartient sans pitié et qui vous trépigne de ses deux pieds sur le ventre.

Mais le père est ce qui n'est jamais là, il sort et l'on ne sait jamais au juste quand il rentre,

L'hôte aux rares paroles du repas que le journal dès qu'il a quitté la table réengloutit :

Un bonjour, un bonsoir distraits, une ou deux questions de temps en temps, une explication difficile et pas finie.

Puis subitement parfois quelques jeux violents et courts et l'intervention terrifiante de ce gros camarade.

Et cependant c'est bon, cette grosse main quand on ne sait plus au juste où l'on est, qui vous prend, ou sur le front cette caresse furtive lorsque l'on est malade. [...]

Paul Claudel  
(1868-1955)



## Les chats

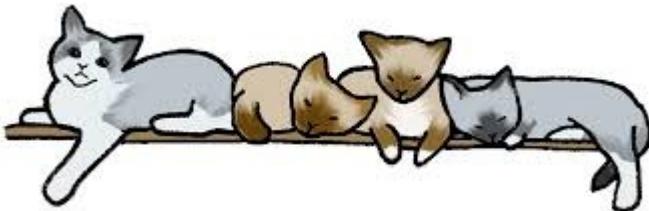
Les amoureux fervents et les savants austères  
Aiment également, dans leur mûre saison,  
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,  
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires

Amis de la science et de la volupté  
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres;  
L'Erèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,  
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes  
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,  
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin;

Leurs reins féconds sont plein d'étincelles magiques  
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,  
Etoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

Charles Baudelaire (1821-1867)



## Les écoliers

Sur la route couleur de sable,  
En capuchon noir et pointu,  
Le 'moyen', le 'bon', le 'passable'  
Vont à galoches que veux-tu  
Vers leur école intarissable.  
Ils ont dans leurs plumiers des gommes  
Et des hannetons du matin,  
Dans leurs poches du pain, des pommes,  
Des billes, ô précieux butin  
Gagné sur d'autres petits hommes.  
Ils ont la ruse et la paresse  
Mais l'innocence et la fraîcheur  
Près d'eux les filles ont des tresses  
Et des yeux bleus couleur de fleur,  
Et des vraies fleurs pour leur maîtresse.  
Puis les voilà tous à s'asseoir.  
Dans l'école crépie de lune  
On les enferme jusqu'au soir,  
Jusqu'à ce qu'il leur pousse plume  
Pour s'envoler. Après, bonsoir !

Maurice Fombeure (1906-1981)



## Liberté

Sur mes cahiers d'écolier  
Sur mon pupitre et les arbres  
Sur le sable sur la neige  
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues  
Sur toutes les pages blanches  
Pierre sang papier ou cendre  
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon  
Sur les ailes des oiseaux  
Et sur les moulins des ombres  
J'écris ton nom

Sur chaque bouffé d'aurore  
Sur la mer sur les bateaux  
Sur la montagne démente  
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée  
Sur le front de mes amis  
Sur chaque main qui se tend  
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises  
Sur les lèvres attentives  
Bien au-dessus du silence  
J'écris ton nom

Sur la santé revenue  
Sur le risque disparu  
Sur l'espoir sans souvenir  
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot  
Je recommence ma vie  
Je suis né pour te connaître  
Pour te nommer

Liberté.

Paul Eluard (1895-1952)



## Printemps

Tout est lumière, tout est joie.  
 L'araignée au pied diligent  
 Attache aux tulipes de soie  
 Les rondes dentelles d'argent.  
 La frissonnante libellule  
 Mire les globes de ses yeux  
 Dans l'étang splendide où pullule  
 Tout un monde mystérieux.  
 La rose semble, rajeunie,  
 S'accoupler au bouton vermeil  
 L'oiseau chante plein d'harmonie  
 Dans les rameaux pleins de soleil.  
 Sous les bois, où tout bruit s'émousse,  
 Le faon craintif joue en rêvant :  
 Dans les verts écrins de la mousse,  
 Luit le scarabée, or vivant.  
 La lune au jour est tiède et pâle  
 Comme un joyeux convalescent;  
 Tendre, elle ouvre ses yeux d'opale  
 D'où la douceur du ciel descend !  
 Tout vit et se pose avec grâce,  
 Le rayon sur le seuil ouvert,  
 L'ombre qui fuit sur l'eau qui passe,  
 Le ciel bleu sur le coteau vert !  
 La plaine brille, heureuse et pure;  
 Le bois jase ; l'herbe fleurit.  
 - Homme ! ne crains rien ! la nature  
 Sait le grand secret, et sourit.



Victor Hugo (1802 - 1885)

## La pomme

Une pomme rubiconde  
Se pavanait, proclamant  
Qu'elle était le plus beau  
De tous les fruits du monde,  
Le plus tendre, le plus charmant,  
Le plus sucré, le plus suave,  
Ni la mangue, ni l'agave,  
Le melon délicieux,  
Ni l'ananas, ni l'orange,  
Aucun des fruits que l'on mange  
Sous l'un ou l'autre des cieux,  
Ni la rouge sapotille,  
La fraise, ni la myrtille  
N'avait sa chair exquise et sa vive couleur.  
On ne pourrait jamais lui trouver une sœur.  
La brise répandait alentour son arôme  
Et sa pourpre éclatait sur le feuillage vert.  
-Oui, c'est vrai, c'est bien vrai !  
Dit un tout petit vers  
Blotti dans le creux de la pomme.



Pierre Gamarra (1919 - 2009)

## Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière,  
Accrochant follement aux herbes des haillons  
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,  
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,  
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :  
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud (1854-1891)



## L'homme et la mer

Homme libre, toujours tu chériras la mer !  
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;  
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton coeur  
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur  
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :  
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;  
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,  
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables  
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,  
Tellement vous aimez le carnage et la mort,  
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

Charles Baudelaire (1821-1867)



## Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage

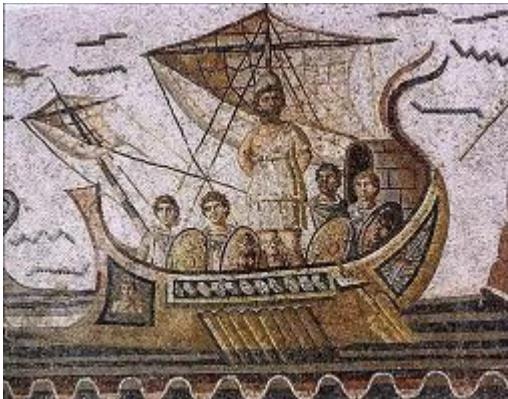
Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,  
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,  
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,  
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village  
Fumer la cheminée, et en quelle saison  
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,  
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,  
Que des palais Romains le front audacieux,  
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

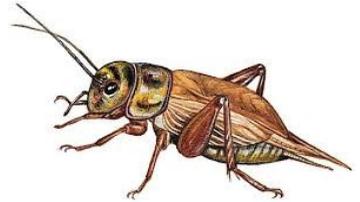
Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,  
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,  
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Joachim Du Bellay (1522-1560)



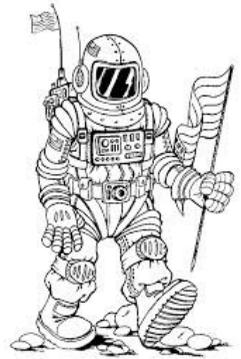
## Le grillon

Un pauvre petit grillon  
 Caché dans l'herbe fleurie  
 Regardait un papillon  
 Voltigeant dans la prairie.  
 L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;  
 L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;  
 Jeune, beau, petit maître, il court de fleurs en fleurs,  
 Prenant et quittant les plus belles.  
 Ah! disait le grillon, que son sort et le mien  
 Sont différents ! Dame nature  
 Pour lui fit tout, et pour moi rien.  
 je n'ai point de talent, encor moins de figure.  
 Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :  
 Autant vaudrait n'exister pas.  
 Comme il parlait, dans la prairie  
 Arrive une troupe d'enfants :  
 Aussitôt les voilà courants  
 Après ce papillon dont ils ont tous envie.  
 Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper ;  
 L'insecte vainement cherche à leur échapper,  
 Il devient bientôt leur conquête.  
 L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;  
 Un troisième survient, et le prend par la tête :  
 Il ne fallait pas tant d'efforts  
 Pour déchirer la pauvre bête.  
 Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;  
 Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.  
 Combien je vais aimer ma retraite profonde !  
 Pour vivre heureux, vivons caché.



## Le cosmonaute et son hôte

Sur une planète inconnue,  
 un cosmonaute rencontra  
 un étrange animal;  
 il avait le poil ras,  
 une tête trois fois cornue,  
 trois yeux, trois pattes et trois bras !  
 « Est il vilain! pensa le cosmonaute  
 en s'approchant prudemment de son hôte.  
 Son teint a la couleur d'une vieille échalote,  
 son nez a l'air d'une carotte.  
 Est ce un ruminant? Un rongeur? »  
 Soudain, une vive rougeur  
 colora plus encor le visage tricolore.  
 Une surprise sans bornes  
 fit chavirer ses trois yeux.  
 « Quoi! Rêvé je? dit il. D'où nous vient, justes cieux,  
 ce personnage si bizarre sans crier gare !  
 Il n'a que deux mains et deux pieds,  
 il n'est pas tout à fait entier.  
 Regardez comme il a l'air bête,  
 il n'a que deux yeux dans la tête !  
 Sans cornes, comme il a l'air sot ! »  
 C'était du voyageur arrivé de la Terre  
 que parlait l'être planétaire.  
 Se croyant seul parfait et digne du pinceau,  
 il trouvait au Terrien un bien vilain museau.  
 Nous croyons trop souvent que, seule, notre tête  
 est de toutes la plus parfaite!



Pierre Gamarra (1919 - 2009)

## Le piton d'Anchaine (Anchaing)

Mais quel est ce piton dont le front sourcilleux  
 Se dresse, monte et va se perdre dans les cieus ?  
 Ce mont pyramidal, c'est le piton d'Anchaine.  
 De l'esclave indompté brisant la lourde chaîne,  
 C'est à ce mont inculte, inaccessible, affreux,  
 Que dans son désespoir un Nègre malheureux  
 Est venu demander sa liberté ravie.  
 Il féconda ces rocs et leur donna la vie ;  
 Car, pliant son courage à d'utiles labeurs,  
 Il arrosait le sol de ses libres sueurs.  
 Il vivait de poissons, de chasse et de racines ;  
 Parfois, dans la forêt ou le creux des ravines,  
 Aux abeilles des bois il ravissait leur miel,  
 Ou prenait dans ses lacs le libre oiseau du ciel.  
 Séparé dans ces lieux de toute créature,  
 Se nourrissant des dons offerts pas la nature,  
 Africain exposé sur ces mornes déserts  
 Aux mortelles rigueurs des plus rudes hivers,  
 Il préférait sa vie incertaine et sauvage  
 À des jours plus heureux coulés dans l'esclavage ;  
 Et, debout sur ces monts qu'il prenait à témoins,  
 Souvent il s'écriait : je suis libre du moins !  
 Cependant, comme l'aigle habitant des montagnes,  
 Qui du trône des airs descend vers les campagnes,  
 Sur la terre et les champs plane avec majesté,  
 Et, s'approchant du sol par sa proie habité,  
 La ravissant au ciel dans sa puissante serre,  
 Reprend son vol royal et remonte à son aire ;  
 Le noble fugitif, abandonnant les bois,  
 De son mont escarpé descendait quelquefois ;  
 Il parcourait les champs, butinait dans la plaine,  
 Et revolant ensuite à son affreux domaine  
 Par l'âpre aspérité d'un sentier rude et nu,  
 Invisible aux regards et de lui seul connu,  
 Il regagnait bientôt sa hutte solitaire.



Auguste Lacaussade ( 1815- 1897)

## Table des matières

Demain, dès l'aube.....	1
Le Moqueur moqué.....	2
Le chat et l'oiseau.....	3
L'albatros.....	4
Mon école.....	5
L'enfant qui criait au loup.....	6
Si.....	7
Le loup et l'agneau.....	8
Pour faire le portrait d'un oiseau.....	9
Le manchy.....	10
Le rêve du jaguar.....	11
Déjeuner du matin.....	12
Le Laboureur et ses enfants.....	13
Gastronomique.....	14
Saint Martin.....	15
Les chats.....	16
Les écoliers.....	17
Liberté.....	18
Printemps.....	20
La pomme.....	21
Le dormeur du val.....	22
L'homme et la mer.....	23
Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage.....	24
Le grillon.....	25
Le cosmonaute et son hôte.....	26
Le piton d'Anchaine.....	27

